



Publication 16 4/5

2e GUERRE MONDIALE 1939-1945

Suite 4 du récit de Fred Busch

Après avoir travaillé à la construction de ce camp, tout en bois, sans clous, ni vis, depuis l'abattage des arbres jusqu'à la finition par des prisonniers, ce camp était destiné aux officiers allemands prisonniers, nous devions repartir.

Une fois de plus il fallait déménager en train de marchandises, auquel on avait ajouté des wagons à bestiaux. A l'intérieur du wagon, un tonneau rempli d'eau, trois morceaux de bois assemblés en forme de gouttière inclinée à 15 cm du sol traversant la paroi vers l'extérieur, servaient de toilette hygiénique pour plus de 40 hommes entassés dans chaque wagon. La porte fermée et verrouillée par l'extérieur.

Le train se remet en marche et nous voilà parti pour une destination inconnue. Le plancher du wagon tapissé d'une couche de paille aurait pu permettre un certain confort, si on avait pu s'allonger, mais par manque de place il fallait s'accorder pour le mieux, ce qui n'arrangeait pas bien les choses. Il s'avérait très pénible pour se déplacer vers les toilettes, surtout la nuit on entendait des engueulades. Nous n'avions pas d'éclairage. Le jour une maigre lumière filtrait par un trou rectangulaire, obstruée par un grillage de fil de fer laissant passage à l'air.

Le matin le train s'arrêta. On entendait parler dehors et le bruit de pas de bottes qui s'approchaient. Bruyamment la porte s'ouvrait et nous recevions un morceau de pain et un poisson salé et séché à l'air, d'une longueur de 15 cm. La porte se referme et un long moment après le train se met en marche. Nous étions fin novembre et l'hiver ne se faisait pas attendre. Le lendemain une couche de glace s'était formée sur l'eau restant au tonneau. Les jours suivants se ressemblaient. Après l'arrêt et l'approvisionnement du matin, le train repartait avec son bruit monotone de son allure traînante. Des arrêts fréquents et de longues attentes en cours de route avant de repartir et ça tous les jours, en plus le froid, la faim et la soif, poisson salé fortement,

l'inconfort astreignant, la fatigue provoquant des courbatures, nous mettait dans un état physique et moral défaillant.

Après environ 7 jours de ce long voyage, nous pensions être arrivés en Sibérie. Le train s'arrête au petit matin. Dehors un brouhaha de voix surpassé des bruits d'engins mécaniques. Quand, enfin la porte du wagon s'ouvrait, nous n'en croyions pas nos yeux. Un port maritime avec de grands bateaux. Des grues déchargeant les caisses, des hommes trimballant des cageots de légumes et de fruits. De voir ça, donnait chaud au cœur et nous faisait déjà rêver! Effectivement il ne faisait plus froid. Une Fata Morgana, mais pas de désert? Les portes refermées, pas d'escale pour nous. Désenchanté, le train se remet en marche en direction opposée, nous semblait-il, d'après les secousses ressenties au départ. Encore 4 jours de voyage et nous débarquions la nuit tombée à proximité d'un Stalag entouré de barbelé. Il nous restait, je ne sais plus combien de trajet à faire à pied dans la neige pour arriver au camp. Ça ne devait pas être loin. Nous étions tous dans un piteux état, physiquement affaiblis et malades. Arrivés devant le portail du camp, nos gardes appelaient pour nous faire entrer. A l'intérieur rien ne bougeait. Ne tenant plus debout nous nous couchions dans la neige. Beaucoup d'entre nous souffraient de la diarrhée sanglante ce qui faisait coller le pantalon aux fesses. Enfin le portail s'ouvre et nous entrons dans le camp. Nous passons la nuit dans une des baraquas pouvant abriter une centaine d'hommes et plus.

Toutes ces baraquas étaient construites avec des troncs d'arbre enfouis à 2 m sous terre, le dessus recouvert de 50 cm de terre. Quelques fenêtres à ras le sol de 70 à 60 cm, une entrée à escaliers descendant sous terre, protégeait quand même mieux du froid.

C'était le camp de prisonniers de guerre No 188 de TAMBOW.

Je passais la nuit sur un sac de paille sur une des couchettes superposées, à grelotter fiévreux et mal à l'aise. Le lendemain, nous passons au "sauna", qui se résumait à une louche d'eau tiède versée sur la tête, se savonner et une deuxième louche pour rinçage. C'était peut-être insuffisant, mais je me sens quand même mieux qu'avant. Nous passons la visite médicale chez la doctoresse russe. C'était une personne à l'air sympathique, dans la cinquantaine d'un gabarit plutôt costaud, épaisse chevelure grise, visage rond avec des yeux exprimant la bonté. Le verdict pour moi: "dysenterie, en russe, dawaï na Lazareth". La plupart souffraient de cette maladie contraignante, pénible, contagieuse et pouvant être mortelle, surtout qu'elle ne pouvait être traitée et soignée comme il faut.

Ultérieurement, j'ai su qu'on avait surnommée cette doctoresse l'ange gardien des prisonniers. Une définition qui correspondait bien à sa personne et à sa façon de traiter les malades. Dans l'après-midi, nous étions transportés par camion à benne ouverte, recroquevillés sur une couche de paille mouillée par la neige vers l'hôpital de Tambow se trouvant à 16 km du camp. Ne pouvant être admis à l'hôpital pour des raisons que j'ignore, après une attente qui nous paraissait très longue, sans couverture, fiévreux, grelottant par un froid que nous ressentions

sibérien, nous retournons au camp. Le lendemain nous retournons à l'hôpital où nous sommes admis. C'était un bâtiment de pierres de taille d'apparence austère. Passage au sauna, même genre comme décrit. Après chacun recevait une rubachka, chemise à col fermé pour boutonner, et un caleçon long, sauf moi et l'autre derrière, je recevais la chemise sans caleçon et lui le caleçon sans chemise pour la bonne raison qu'il n'y en avait plus. Pieds nus sur le béton froid du couloir nous attendons tremblant, l'un derrière l'autre, pour passer devant le militaire russe assis à une table, chargé d'inscrire nos identités. Un courant d'air froid venait de par derrière, au fond il devait y avoir des portes ouvertes! Au fur et à mesure des inscriptions, nous montons au 1er étage où se trouvaient en rangées continues des installations en bois servant de couchettes. Quand j'arrive il ne reste plus de place à occuper. A l'infirmier à qui je m'adresse, un prisonnier allemand, me dit : "Si tu veux avoir une place, il faut te tailler une brèche".

Je cherche à me coincer entre ces malades allongés. Je pousse, ils répliquent à coups de pieds et grognements. Ce n'était pas facile. A deux contre moi, je mettais du temps à m'engouffrer. Je n'avais rien pour me couvrir. Je demande une couverture. L'infirmier me dit qu'il n'y en a plus. A force de le dire, il m'apporte un manteau militaire italien auquel on avait coupé un morceau de sa longueur. Couché sur le côté, les jambes repliées, je me couvrais tant bien que mal. Le manteau tendu bâillait de 6 ouvertures de poches, les sacs étant coupés. Comment ce manteau aurait pu tenir chaud et me protéger du froid? Nous n'avions pas de soins concernant le traitement médical, du moins faute de manque de médicament. Une soupe à l'eau, très transparente, au goût de poisson le matin ou 2 fois par jour, 1 fois un morceau de pain 5x5x13 cm et 1 carré de beurre de peut-être 20 grammes. C'était le régime alimentaire amélioré pour les malades hospitalisés. Chaque matin les morts étaient évacués, ce qui laissait peu à peu plus de place disponible à ceux qui restaient. Un jour les infirmiers donnaient des couvertures au plus mal lotis. Mes deux voisins et moi disposions alors de 2 couvertures.

Placées de long en large, les couvertures suffisaient pour nous border. J'étais vraiment terraillé par la soif, dû à une forte fièvre provoquée par la dysenterie. Beaucoup d'entre nous mouraient, en buvant de l'eau demandée aux infirmiers. La faim pour nous n'existant plus. Je me rendais compte que probablement c'était sans médicaments, le début de la fin pour nous. Même en me forçant, je n'arrivais pas à avaler un morceau de pain. Une nuit, je me réveille, je vois dans la pénombre mon voisin buvant de l'eau, je le sermente en lui faisant la morale, il me répond : "De toute façon, je ne reverrai plus mon pays". J'ignorais à quel point il était malade. (Lorrain : de nom Albrecht)

De ce qu'il venait de dire, a renforcé l'idée dans ma tête de vouloir à tout prix rentrer à la maison. La nuit d'après je me réveille par une douleur persistante dans le dos, hauteur des reins, contre moi. Je lui dis d'allonger ses jambes. Sans réaction, je me retourne et je le vois les yeux et bouche grands ouverts. Je lui parle en le secouant, déjà je sens le froid glacial de son corps.

Il était mort. Je lui ferme ses yeux brisés.

En écrivant ces lignes, 70 ans après, je m'interroge sur ma réaction et comment j'ai ressenti ces moments là. Nous étions quand-même couchés sous la même couverture. J'étais certainement touché, mais pas de sensation d'horreur. J'ai encore mangé ma soupe du matin à côté de lui. Par lui, je savais qu'il avait un frère au camp de Tambow.

Quelque temps après, on racontait que l'écorce de chêne, bouillie et bu en tisane aurait un effet bénéfique sur la dysenterie et pouvant même la guérir. Je donnais mon pain pour me faire faire ce breuvage. Effectivement, quelques temps après l'effet se fait sentir, une légère amélioration, qui progressivement allait de mieux en mieux.

Je reprenais de l'appétit et quelques forces me permettant de me lever et cheminer le long du mur jusqu'aux toilettes. Avant d'arriver du côté gauche, une petite salle, je vois un jour un homme en blouse blanche, debout, devant lui une table sur laquelle était allongé un mort nu, pratiquant une autopsie. Tourné vers moi, je vois que le ventre du cadavre était coupé horizontalement du thorax jusqu'en bas, maintenu ouvert, écarté par des tendeurs.

Protégé par des gants, bouche et nez masqués le médecin manipulait les tripes tirées en grande partie hors du ventre. C'était visiblement un prisonnier, tête rasée, maigreur excessive, squeletteux. Je m'étais arrêté à quelques mètres de lui, il lève les yeux pour une fraction de seconde et sans mot dire, continue son travail.

Après, j'ai rencontré deux prisonniers transportant deux cadavres de prisonniers nus sur une civière sortant de cette salle de dissection pour les emmener au charnier. Pour vous dire aussi, que "ça" ne pesait pas lourd.

Vers le 10 mars 1944, nous étions 20 ou 30 prisonniers à quitter l'hôpital pour rentrer à pieds au camp de Tambow dans une neige de 15 à 20 cm. Pour nous, qui n'étions plus dehors depuis notre entrée à l'hôpital, 78 jours pour moi, les autres plus ou moins pareil - j'ignore. Accompagnés par 2 soldats russes armés de fusils, qui en cours de route s'énervaient de plus en plus, parce que nous n'avancions pas assez vite. Ils nous harcelaient continuellement avec vite, vite, leurs "dawaï, dawaï bistro" Quelques-uns devaient être soutenus pour avancer, A un moment donné, à deux nous soutenions un défaillant en marchant. Je reçois un coup de crosse dans le dos qui m'a fait trébucher, sans tomber pour autant. A la vitesse d'un éclair, l'idée qui m'a traversée la tête aurait pu me coûter la vie aussi, si j'avais eu un fusil. Heureusement ce n'était pas le cas!

Arrivés au camp sans plus d'inconvénients, nous étions mis en quarantaine, en convalescence dans une baraque à part à régime alimentaire moins dur = 1 Kacha en plus, 1 cuillère à soupe de "Hirsebrei").

A côté de notre baraque, séparé par du fil barbelé, se trouve le camp des hongrois.

A suivre.